

C'EST PEUT-ÊTRE ÇA (AVEC DEJA MILLE MERCIS AU CAS OU).

Roman-éclair

Marion Renauld / New-York / 21-27 Juin 2010

Préface (détachable et pas par n'importe qui).

I. On n'y serait pas qu'on saurait que ça existe, on voudrait tenter.

II. On n'invite pas les vers à un mariage de poules.

III. Parfois aussi les bonnes informations, mais mal interprétées.

IV. J'ai la morale susceptible et le cœur ce gros muscle qui s'emballe pour un rien.

V. Ça n'implique pas toujours grand-chose, mais quand même.

VI. Nous avons les yeux dans le vague (à l'âme).

VII. Les choses, donc, expriment des choix.

VIII. La traduction rationnelle est efficace.

IX. C'est bizarre de vouloir planter le décor Vous êtes ici.

« We'll make it. »

PREFACE CARREMENT PERSONNELLE POUR TOI – MAIS ON NE SAIT JAMAIS TROP A QUI ÇA PEUT SERVIR.

Cher J***-D***,

Tout à l'heure dans la rue j'avais plein de premières phrases et puis maintenant, maintenant que du temps et des événements ont passé, le début discrètement a aussi coulé. C'est fou comme j'ai aimé la facilité avec laquelle nous avons créé de la vie. Je suis chez moi, il est très tard, il est comme d'habitude pour notre rythme qui n'est plus, et je me retrouve avec cette expression de quelques heures déjà, home sweet home, bitter sweet home, parfois les adjectifs dans l'autre sens.

Et qu'est-ce que cela, l'un et l'autre sens. Me revient celle-ci, Which are the facts, after all ? What kind of facts, then, did happen when we once upon a time went throughout streets and avenues, your bed and dinners, loud jokes and almost-pink-grey-clouds (et tu peux garder les erreurs de langage qui ont fait l'armature d'un certain nombre de nos conversations, autant que les coïncidences parce que ça aide à comprendre). Je pensais à toi tout à l'heure dans ta salle de bain, avec ces mots-là : my iterative friend, et il manque une idée, celle d'itérer le mouvement de toi et moi, harmonieusement, dans un espace commun (n'importe lequel, je te laisse choisir).

Le sens amer ou sucré des faits qui ne sont que ce qu'ils sont. Cela, nous le créons en complicité avec l'autre. Ce qui compte quand même, c'est non seulement les deux points identifiables spatialement entre lesquels va le sens

(ici, toi et moi), mais aussi ce qui se passe, entre les deux points. L'irréductible relation – ici, la légèreté de connivence. Tu peux considérer cela comme une de ces déclarations obscures, mais qui est sans doute positive.

Cher J***-D***,

La vie entre New-York et ton appartement, toi et elle, ça m'a plu. Les faits m'ont donné de quoi penser et froncer les sourcils, m'en mettre sous la dent, oser, en vouloir encore. La ville absorbe l'individu (celui-là, j'ai eu du mal à le sortir, de ma bouche qui suivait les paroles de la musique) – c'est l'homme de la foule. Les faits m'ont permis de savoir ce que nous sommes quand nous sommes issus de la foule (on revient au va-et-vient entre la sortie).

Cher J***-D***,

J'aurais voulu que vous comprenassiez non, comprissiez, tout ceci qui, dans ma tête, se passa, comme dans n'importe quel jour que nous vivons, quoique ceux-ci eurent lieu à New-York, entre la cinquième avenue et Brooklyn, dix-huitième rue Est. Cela forme un tout (un fait de seconde zone). Le voyage en taxi s'est bien passé, j'ai demandé au conducteur s'il était possible d'aller au terminal quatre, et il m'a dit Sure, et il a rajouté, Vous venez de France ? Tu me connais, j'ai dit Yess, you heard. [...] J'ai demandé Vous connaissez le français (tu remarqueras au passage le type même de la conversation-en-taxi, la grande représentation). – Oh oui, quelques mots. Bonjour, Comment allez-vous ? – Bien et vous ? – Je m'appelle Benjamin. – Enchantée Benjamin. Et c'est comme ça que ça s'est fait et que j'ai découvert le nom, et donc l'identité du so-called taxidriver. Qui par ailleurs te doit l'opportunité d'avoir pu épater un française avec trois mots (et des poils sur les épaules qui dépassent de son marcel). Je te dois l'opportunité peu fréquente d'avoir littéralement parlé avec le dos large d'un chauffeur de taxi

russe (je crois qu'il était russe, quand il a répondu par un moment au téléphone). Un autre événement marquant est la discussion à propos de mon vol et qu'on peut faire le trajet en entre vingt minutes et une heure en fonction du trafic. – Comme ça, par exemple, à coté de la zone de travaux ? – Yeah, mais ça va, don't worry, we'll make it. Hey, we will make it, je te dois l'opportunité de l'avoir fait avec un russe, et lui t'est reconnaissant d'avoir pu rassurer une jeune fille en détresse qui s'inquiétait, ça se voyait, de savoir s'ils le feraient ou pas. Tout s'est très bien passé.

Toujours il nous arrive des aventures. Et nous faisons des aventures et aussi nous les faisons faire à d'autres, et ainsi va le monde harmonieusement, qui s'engouffre avec et tout contre dans nos aventures. C'est gracieux. Je regarde ma pièce, ma valise, les livres et les images, j'aime autant que regarder les escaliers en façades, les cheminées qui fument au milieu de la rue, l'absence d'expression des gens dans les banques pour lesquels on imagine des vies qui ne ressemblent jamais à la leur, mais nous font nous sentir de la foule. Une étrange sensation d'irréalité, comme si ça ne décollait pas alors qu'on fait tout pour comme les buildings et les drinks. On est plantés au sol avec l'imagination qui nous soulève, le temps qui nous pousse et les bras dans lesquels on se perd, tout en sachant qu'au moins quelque chose est là, contre moi. L'espèce de gravité des grandes villes appelle un profond besoin de confort, de certitudes et de pertes maîtrisées de soi dans l'autre. Ou dans les autres. Ou dans la liesse, la tragédie, la torpeur collective. On se trouve à faire corps avec la ville, et alors on l'épouse, mais tous ensemble (après on se fâche pour savoir, dans cette situation, quoi est à qui). Entre parenthèses, le nomade est plutôt perdurantiste, alors que le sédentaire endure, et qu'est-ce qu'il endure, ces temps-ci ! C'est à croire qu'on est cloué au sofa.

Les bras contre toi, ou moi, et le monde entier qui se ramène. Ça vous tombe dessus, je ne sais pas si ça crée la sauvagerie ou si ça l'étouffe. Disons pas la

même. La ville produit sa propre violence, qu'est sans sens, tandis que la sauvagerie étouffée par la ville est celle qui permet le cycle des saisons (un sens plutôt constructif, si on ajoute à la régularité de la nature, le pouce humain). La ville produit aussi du sens, mais pas sur le plan-là. La violence de la ville est aplatée jusqu'en deux dimensions (deux sens qui se repoussent). L'élan est multi-sources et multi-issues, et ça c'est bien. On en trouve qui provient de la ville, comme par exemple un bar. Vu qu'on ne fait que passer, on n'a pas à se demander quoi est à qui, on vient seulement perdurer. De ceci il en résulte deux solutions : soit on se comporte dans la vie comme dans un bar (espace pour public), soit on devient propriétaires de tout, tout a des propriétés et l'espace est pour privé, vu qu'on a chacun nos titres, ça devient un trafic dans la zone de travaux dont on hésite à vouloir le faire ou si on s'en sortira, de la sorte que tu connais. Dans l'idéal, je préférerais ne pas me demander quoi est à qui ou faire en sorte que cela ne soit pas un fait décisif. On pourrait répondre mais on s'en fout, parce que tout le monde connaît la règle du jeu et elle convient. C'est rare qu'on dise, Comme ça, ça va.

Je suis toujours en train de me demander, cela dit, comment appeler ça, quoique c'est peut-être inutile mais quand même, un nom, ça aide. Je ne vais pas te refaire un paragraphe sur les villes, comme quoi elles ont un rapport avec l'anonymat, la tentative de dissolution de la rigidité des noms au vu de l'effluorescence (un inédit), de l'aspect confus de cela même qu'ils sont censés nommer, l'impression de rater la complexité des choses en décomposant par le simple jusqu'où. Juste que les villes, en nous fondant dans la foule, nous donnent l'illusion d'être moins identifiables – l'anonymat peut nous plaire pour x raisons, ou nous effrayer et là, nous cherchons à nous démarquer, à marquer notre territoire. Nous pouvons aussi nous plaire à ce qu'on vienne nous chercher.

Cher J***-D***, en tout cas, merci, j'aurai bien vécu et pensé.

I. ON Y SERAIT PAS QU'ON SAURAIT QUE ÇA EXISTE, ON VOUDRAIT TENTER.

Voilà ce qu'on va faire. On va respirer deux minutes, prendre l'air, et puis on va sortir le grand jeu. La totale, quoi, celle qu'on garde pour les grandes occasions, allez maintenant l'histoire de contrer le déluge, lui dire qu'on l'aime d'amour, on s'enflamme. Ça pourrait faire un tabac, ça décollerait, on serait tous en train de fondre.

Qu'est-ce qu'on peut faire d'autres, je vous le demande, à part une vie entière, qu'est-ce qu'on peut vouloir ? C'est démesuré de toute façon, partout, il y a toujours quelque chose qui nous dépasse, et pas à peu près, pas qu'une. On en viendrait à croire que c'est fait pour – en imposer. Après la branlée qu'on s'est prise, il a bien fallu qu'on montre qu'on n'était pas fini, une race de vainqueurs, une race de conquérants jaloux. On aime bien penser que si on avait été là quand ça s'est passé, on aurait pas laissé faire. On aurait sauvé le monde, quoi, comme font les héros. Des fois ça paraît assez absurde.

Alors on va sortir le grand jeu, pour au moins que le décor soit planté et que ça nous mette en valeur. Le décor, c'est aussi bien l'intelligence, la ruse, le charme, le divertissement, les drames, les soucis. Faudrait juste qu'on trouve le grand jeu qui nous convient sans nous sentir monovivants ou qu'on a des comptes à rendre tout le temps. Une part de violence contenue et une part de trucs en morceaux, et une part de plaisir, exactement comme quand on fait l'amour, c'est des envies de partager le grand jeu. Une manière de prendre son temps, easy.

Le problème c'est qu'on a pris conscience qu'on trouvait du plaisir à voir qu'il arrive des sales choses à des types, et pas seulement à des sales, et ça on n'arrive pas tellement à maîtriser. Je ne sais pas tout à fait quelle faim ça étanche, mais quelque part, ça vient nous chercher, et on tente de dire qu'il y a différents niveaux. Une chance qu'on ne soit pas tous les jours très cool, ça permet la consommation des désirs, et puis de faire tomber la pression.

Ma question est comment ça se fait que ce soit si compliqué parce que ça on ne peut pas vraiment en douter, on en a comme qui dirait des preuves régulièrement, des preuves de l'existence de mille et unes subtilités, les détails, ça aussi ça vient nous chercher, et vu qu'on aime ça, se faire taquiner, se faire doucement chatouiller le bout des pieds et les quelques susceptibilités morales, on continue à investir dans le surnaturel, le hautement évolué, le must have. Mais sérieux, le must have de quoi, pour quoi faire ? C'est déjà compliqué au niveau pur (plein/vide, un/multiple, temps/pas temps), en quel nom eût-il fallu que cela fût au niveau du super-flux ? On a peur de s'ennuyer, mais qu'est-ce qu'on a peur, on a peur de manquer, on a peur de dormir, on décide soi-même de se fermer les yeux comme ça on peut toujours penser que ça n'est pas à nous qu'on la fera. Le grand jeu est une des métaphores pour la vie. Le jeu, un théâtre, une station ferroviaire, un laboratoire, par extension : un truc d'où on vient et où on va, avec supplément échanges de coups entre termes. Quand même quelque chose où on est plusieurs, et on tente de dire qu'il y a différents niveaux.

Au fond, devine et parie. Une loterie, je te dis, sauf qu'on peut plus ou moins contrôler certains effets des lois. Et ça, il faut s'y tenir, je veux dire pas aux lois, mais au pouvoir causal qu'on est soi-même, une sorte de petite machine avec des capacités, des ressources, des impulsions, un sens aiguisé des possibilités, enfin ce serait bien d'en prendre soin. Pas pour de faux. En vérité, ce n'est pas tous les jours qu'on y sera. Try and guess. A la fin, tu pourras saluer l'effort et une aubaine.

Eh, you, de quoi tu te plains ? Je me plains de rien, je veux du sens, je veux putain du sens, la compréhension, l'état idéal, je veux te comprendre toi, et puis toi, et l'autre là, je les veux tous appréhender. Je veux tout ça dans la peau, sentir quoi, je la veux ta complexité, je voudrais tous les cerner, les tenir bien en mains, pas me sentir à côté. J'ai tourné dans tous les sens, mais forcément, j'en oublie. On

peut pas, tous, c'est im-pos-sible ! Scientifiquement vu en live. Nous n'avons décidément pas affaire à un système clos.

Si on faisait en sorte de pouvoir tout célébrer, avec fanfares et trompettes, carnaval des pas perdus, on retirerait une certaine joie à chaque fois qu'on se souviendrait de quelque chose. Mais est-ce qu'on pourrait vivre à faire rien que des fleurs sur le bord d'un trottoir (cette terriblement débile image du bien) ? Est-ce qu'on résisterait si on ne connaissait que dix mots, ou le seul sens littéral des choses, les besoins vitaux et puis c'est tout, puis ensuite à seulement avoir le sourire. Naïf, idéaliste, pas responsable, au suivant. Une certaine insuffisance de densité. Le moment de la crème glacée en cas de plein soleil doit rester un moment privilégié. Au fond, en s'empêchant d'être joyeux tout le temps, on conserve, et on conserve notamment l'idée qu'il faut des privilèges, des distinctions, et probablement qu'il faut en plus les mériter, sinon ça fait profiteur (représentation du vampire aux dents longues). Tu crois que ça nous a fait du bien de couper la tête aux aristos ? Maintenant, ce sont les révolutionnaires, les étoilés, la même chose vivante qui nous fait voler au-dessus du monde et aimer ça. J'y reviens par-dessus tout, mais je peux pas imaginer que ce soit mal d'imaginer.

Bien sûr on peut avoir l'imagination mal placée ou un mauvais réglage, un dysfonctionnement. Ça peut, comme tout, rater. Le reste du temps, c'est bon, je pense que ça aide, ça aide de dédramatiser et, ô oui, à améliorer. Il y a ceux qui diront, Oui mais si t'imagines que tu tues des gens, ça empire. C'est vrai, ne soyons pas plus compliqués que la vie. La vie elle-même est balancée, ça ne mène à rien de vouloir résoudre par les extrêmes, juste accepter qu'un bon usage de l'imagination, comme un bon usage de la raison et de votre argent, du langage, du corps, des émotions et des jeux vidéo, c'est possible et parfois c'est pratique. Plus puriste que dieu, c'est assez excessif.

En plein jour dire Oh tiens on pourrait faire ça, je nous y vois bien, je refuserais pas. Quel degré d'efforts ça leur demande, aux oiseaux, pour faire bouger leurs ailes ? Comme respirer, et puis un peu plus. Si on pouvait partager les battements (ça c'est de l'ordre de la division du travail mais du coup on en revient à croire que tous les battements ne valent pas la même chose, parce qu'on veut dire qu'il y a différents niveaux). Il y en a des privilégiés. Maintenant c'est bon, quand on doit le faire, on le fait, comme se déplacer d'un endroit à un autre, il n'y a pas quarante sept solutions. Tous égaux. C'est le sens du devoir. Je comprends le fait que si tu dois faire quelque chose, alors c'est que tu peux le faire, sinon c'est plutôt pervers – et donc, je ne comprends pas l'inverse parce qu'il y a des choses que je peux faire mais qu'à mon avis j'ai de bonnes raisons pour éviter de les faire, question de survie en un sens. Ça me fait vraiment penser qu'on a chacun des intuitions déterminantes.

C'est sûr qu'on peut se tromper, mais à quel point tu penses qu'on peut aller se tromper ? Sur toute la ligne ? La totale. La grande capitulation. On ne peut pas se tromper sur toute la ligne, ça impliquerait qu'il y a trop de gens dans l'erreur. Comme dire qu'on est tous profondément coupables, sauf que ça c'est vrai. Mais ça n'est pas une raison. Même si tu te sens coupable d'être né (et d'ailleurs, c'est pour ça qu'on a fait des privilèges de sang, affaire close dès le départ), ça ne doit pas te servir de prétexte pour tout cautionner. C'est pervers, la faute, le péché, la chute, à qui donc profite le crime ? Eh toi, à quoi ça sert d'en rajouter ?

On voudrait être des Nota Bene. A ce moment-là de la vie, s'agirait de prendre ça en compte, en fait moi, enfin toi nous tous, de nous prendre en compte dans le calcul des causes et des effets et ce qu'on peut attendre de l'affaire. S'agit de prendre en compte. La suite des nombres, et toujours plus un.

Parmi tout ce qui fut, est et sera et tout ce qui pourrait aurait pu et pourra, parmi tout cela il y a aussi une fois – plus et moins. Un éternuement, une partie de jambes en l'air, un hamburger, un voyage en montgolfière, quelque chose de

coincé en travers, c'est la faute à. Parfois, c'est juste la vie, et je vous jure, ce n'est pas grave. Comme ci comme ça, le grand cycle. Celui qui dit de regarder passer le cadavre de l'ennemi sur la rivière a tort, il ne faut aucun cadavre, la rivière suffit. Au fond c'est la célébrité d'un jour, et pis le trou noir. Maintenant c'est un tout petit peu différent, parce qu'on recycle, donc on refait des tours. Il était plusieurs fois d'affilée, t'as droit à trois. Plusieurs essais, plus de probabilités de s'en sortir (vivants), la réincarnation fait dans le recyclage de spirit.

Enfin voilà la mascarade. J'aime assez ça de savoir qu'on va tous y passer et qu'alors c'est pas vraiment un privilège. La mort tout court devient le must have de la démocratie. Après ça, on fait comme on peut. J'm'en lave les mains, tu veux jouer à plus fort vas-y, je suis pas non plus rien du tout, vas-y qu'on va voir qui c'est qui (mais c'est ab-surde). Roulements de tambour. Fanfares et carnivals, des tonnes et des tonnes de masques, c'est pareil que pas un. La vérité pure à tous les étages, oh, à discrétion. L'étalage des nus, l'honnêteté des ombres, ça y va.

J'en rajoute une. On y serait pas qu'on saurait que ça existe, on voudrait tenter. Le suspense qui fait battre le coeur en chamade. Les frissons sous le chapeau avec lapin gagnant. Masques à gogo. La chair endimanchée du monde provoque mon excitation. Faut pas seulement être curieux du vrai, faut aussi se laisser rouler dans la farine. L'amour de la totale, guys, fais-moi rêver, recommence les virées en bateaux. Une seule fois n'est pas coutume.

II. ON N'INVITE PAS LES VERS A UN MARIAGE DE POULES.

On n'invite pas les vers à un mariage de poules, ce n'est pas gentleman. On voudrait que les poules soient sages et les vers pas attirants. On en voudrait aux poules de manger les vers, tout ça parce qu'elles n'ont pas appris à se retenir, et

on en voudrait aux vers d'être comme des serpents. Ou alors ça invite consciemment pour manger, et ça se laisse aller pour être mangé. C'est la version Tout concorde dans le parfait cycle de la nature – il y a des lois, et elles sont suivies. Mais voilà, dès lors que nous humains, nous mettons à la place des vers ou des poules ou n'importe quel élément de la nature, on fausse la situation parce qu'on peut dire Si j'étais à la place de.

Les éléments de la nature ne peuvent pas, en imagination, être autre chose qu'eux-mêmes, alors ils suivent les lois de ce qu'ils sont. Nous sommes capables d'être contre-nature, disons au sens où nous avons des cellules capables de se jouer d'elles, et pas les bêtes, les arbres, les ruisseaux les planètes les photons et autres. Ni les poules ni les vers ne peuvent s'imaginer comme qui dirait de l'autre camp. Alors d'accord pour la version Mangeant/Mangés. Mais nous ne sommes ni les vers ni les poules, et si on invite quelqu'un dont on juge qu'il a le même rôle pour nous, que celui des vers pour les poules, soyons au moins honnêtes pour ne pas s'en dédouaner avec la version C'est la nature, c'est comme ça. Voyez, la jungle je vous dis.

Nous pouvons nous imaginer de tous les camps. C'est l'effort de compréhension. Essayer de se mettre à la place de l'autre, et bien sûr, il y a quelque chose qui résiste (parce qu'on n'est pas l'autre, il y a des limites), mais on peut parvenir proche. Qu'est-ce que ça ferait si, dans quel état, et pourquoi qu'est-ce qui ferait que je sois dans un tel état, quel état. L'effort d'intention. Parler au nom d'eux et pour en prendre soin. Se laisser traverser par l'autre état.

C'est bien difficile, mais ça permet de mettre en perspectives. Je ne vois pas pourquoi on se ferait des vers à dîner, j'entends des vers humains. Je préfère manger quelque chose de bon avec des bons amis, c'est plus digeste et pour la pensée aussi. Même je le fais. Normalement dans un repas il n'y a pas de camp, bien qu'il y ait, selon les situations, des genres d'acteurs principaux, des seconds rôles et des figurants, et tout cela peut changer dans une même séquence. Pas

besoin de garder la tête d'affiche où les yeux fatiguent. Faut pas déraisonner et penser que les masques nous collent à la peau avec incrustation. Il n'y a rien qui soit plus collé à nous que nous-mêmes et parfois c'est utile, parfois non, en tous cas ça fait de l'effet, quand par exemple on veut se mettre à la place de quelqu'un, alors ce ne sera jamais complètement, et quand on veut sauter à l'élastique, là ça aide, c'est bien nous qui sautons. Une douleur, un plaisir, même une phrase, tout ce qu'on exprime est fait de nous, et plus ou moins de l'autre. On peut s'oublier un peu avec les calculs, la logique et les nombres, les modèles ou les graphes, un peu moins avec les mesures parce qu'on n'a pas le même système que tout le monde, et on peut aussi pas mal s'oublier grâce aux dictionnaires, où c'est écrit noir sur blanc trempé de sueurs. On s'oublie dans les conventions, les normes et les règles. Au pourquoi on répond Parce que c'est comme ça. C'est assez pauvre. Au fond la réglementation est une naturalisation de ce qui résiste à première vue aux lois : les choix.

Avec une loi, le pouvoir de décision à un moment donné ne nous revient plus, et on peut s'oublier tranquillement. Si ça tombe sous le coup de la loi, le self is safe, on n'est pas engagés, juste à respecter la règle qui nous protège des coups, à vue de nez. On retrouve des idées plutôt répandues comme quoi la liberté de choix, la liberté des possibles c'est angoissant dans le genre existentiel et les lois sont là pour nous rassurer. Qu'on se sente en sécurité même chez soi, on s'est faits des petits soldats intérieurs, la garde montée du for moral. La naturalisation du problème des choix ne résout rien du tout, elle transpose la tactique de la vie sociale sur le plan de la liberté individuelle qui consiste, diable, à pouvoir changer de place. Elle destitue le sujet en proposant l'explication par les causes.

En fait il faudrait savoir quelles règles peut bien suivre l'imagination dans sa production de scénarii mentaux. C'est difficile à partir du moment où on la définit comme la liberté de transgression. L'imagination peut se permettre des trucs que la raison logique n'admet pas. De ce fait, est-ce faux ou différents, je

veux dire, les produits de l'imagination qui seraient obsolètes. Si nous cherchons à comprendre quoi que ce soit, nous devons imaginer des choses. Imaginer permet entre autres de faire sens, quand on agit en inférences et suppositions. Ça permet aussi de décaler le sens, quand par exemple nous créons des histoires contrefactuelles comme Si j'avais décidé de, ou Si la situation avait pu empêcher que ; de tels récits nous incitent à réviser probablement notre interprétation de tel ou tel fait, à l'aune de ce qu'il aurait pu ou pourrait être. L'imagination est alors proche du sens du possible : elle joue à répandre des ondes, à réagencer autrement des éléments qui ont (eu) une version actuelle. L'imagination peut aussi encore moins s'inspirer des versions actuelles ou nomologiques et un peu n'en faire qu'à sa tête, quand elle invente une partie de pétanques sur le trente septième anneau de Saturne, avec l'oncle Billy, venu en Centaure, et qui porte des antennes bleues (un genre de bleu) de part et d'autre des narines.

Cela, franchement, à quoi ça sert ? D'un premier abord, je dirais qu'il faut être charitable et dire que même si pour le moment on n'en voit pas l'utilité, ça doit bien servir à quelque chose, sans quoi on aurait perdu cette faculté pendant l'évolution. – Mais aujourd'hui parfois il reste des restes désuets, ou qui n'ont jamais fonctionné, et puis ça pourrait être une déformation de quelque chose d'utile pour d'autres applications. On s'encombre si souvent. La question de la légitimité, voire de la nécessité psychobiologique de la faculté d'imaginer Billy genre de bleus, ne me paraît pas capable d'apporter une réponse déterminante. L'idée n'est pas d'expliquer la sous-vie, mais la vie. Si c'est Oui c'est nécessaire, tant mieux ; si c'est non, c'est une déformation ou une excroissance qui arrive aux êtres humains parfois, depuis pas mal de temps, mais sans aucune utilité, la question ultime est :

Mais alors faut-il s'en passer, s'en débarrasser, apprendre à ne pas imaginer les centaures, les licornes, les carrés ronds et l'Eldorado scintillant, à ne pas jouer à des jeux vidéo de faire semblant, à ne pas parler de la princesse et du crapaud,

faut-il, je sais pas comment, supprimer la fonction ? L'imagination magique, la voulez-vous vraiment ? Alors voilà : soit on dit, Ben non, mais seulement reconnaître que ça ne sert pas à ça – à quoi ? –, et même à rien du tout, ou que parfois ça sert, mais pas à tout. On a aussi le droit de s'amuser avec les manettes qu'on n'utilise jamais.

Retour au point de départ : à quoi sert et ne sert pas l'imagination magique ? Je crois que ça sert à tous points de vue, comme la mémoire, la perception, la conceptualisation, la raison rationnelle et l'émotion. Ça sert dans les branches de la vie. C'est bizarre qu'on ne sente pas que si on évince une partie de nos activités, on se jette avec.

Je pense que ça a une certaine fonction esthétique. On imagine des choses actuellement impossibles et imperceptibles et on en apprécie la beauté, comme les créatures mythologiques. On en tire un certain plaisir visuel, en tant que les produits de l'imagination représentent des scènes, des êtres, des tranches séduisantes de vie. Il y a aussi une fonction épistémique. Ça aide à comprendre (ou pas plus que tout, certains décident de comprendre ou de ne pas comprendre, blablabla). Étrangement certes, mais quelque chose se passe qui fait qu'on apprend des choses sur le monde et les hommes. On en mange quand on est gosses. Les sorcières, les monstres, les superhéros. On sait que ce n'est pas vrai, en tous cas à un moment on est capables de faire la part des choses. Mais on apprend grâce à eux des valeurs, des situations, des comportements, des compassions, des trucs qui arrivent et qu'on a déjà rencontrés avant d'en avoir fait l'expérience. On pourrait sans doute le faire sans le côté magique, mais il se trouve qu'on le fait avec depuis des plombs. Peut-être que pour apprendre certaines choses, et certaines fois des choses, on passe au-dessus des lois naturelles pour se sentir dans des situations plus confiantes. Comme par exemple, s'imaginer en train de conduire un avion sans mourir, c'est déjà magique. Et utile. Savoir que dans la vraie vie il n'y a pas de Bonne Fée, mais

expérimenter par l'imagination l'idée qu'on peut penser à ce que nous dirait la Bonne Fée dans telle situation concrète peut nous aider à comprendre les enjeux et les possibilités de choix dans les relations humaines. Et qu'il y a littéralement des gens bienveillants.

Il y a la fonction pratique et détente, évasion, lâcher de pression. Quand on se sent concerné, c'est plutôt la fonction éthique, par laquelle on éprouve notre sens des valeurs. Pour la fonction logique, soit on dit que c'est en tant qu'elle en manque que l'imagination magique se définit (mais c'est trop radical, étant données toujours les structures anthropologiques de l'imaginaire broché) ; soit la fonction logique de l'imagination magique est de créer des systèmes logiques divergents, déviants, pour voir comment on peut pourtant faire tenir ensemble différents éléments par des lois qui ne coïncident ni avec celles de la nature ; ni avec celles de la raison – la vie quoi. Mais ça n'est pas une fonction très actualisée.

Le tout est bien de dire que ça n'a pas de fondement indéboulonnable de juger qu'il faut se passer de l'imagination magique. Je veux bien si vous me trouvez l'équivalent fidèle. Mais sitôt qu'on a observé que dans le fond, on en fait un certain usage, autant se demander lequel et pourquoi, et pourquoi on n'en voudrait pas. Quels sont les enjeux du fait de cautionner ou de condamner la magie au bûcher ? De quel point de vue on souhaiterait la voir, ou disparaître ?

C'est un peu magique de se mettre à la place de quelqu'un d'autre. Et franchement, ça aide. Les enfants n'ont pas cette faculté qui consiste à prendre de la distance avec soi-même et du coup ils ne font pas le lien avec certaines choses, et quand ils pleurent, c'est la fin du monde parce que c'est la fin de leur monde. Je suis pas sûre qu'ils n'aient pas en partie raison, mais ce n'est pas juste. Ils pensent vivre dans un monde où tout est à égalité, où tout est soit complètement magique, soit complètement naturel vu que ça revient au même (ce qui est vrai) – à la mesure de ce qu'ils sont (ce qui est faux). C'est en

grandissant qu'on accède à la magie, en vivant l'indispensable mise à distance de soi et du monde qui n'est pas une scission. De là, nous jouons avec les limites de l'impossible en s'envisageant à la place des autres, parce que ça vient nous chercher. Et ça aide. Ça fait qu'on n'est pas seulement sous le coup des lois de la nature, là où on est, mais c'est accessible d'être un peu à côté, à côté des autres, plus ou moins enchevêtrés. Ça fait qu'on n'est pas obligés à un rôle.

III. PARFOIS AUSSI LES BONNES INFORMATIONS, MAIS MAL INTERPRETEES.

Bien sûr que nous voyageons dans le temps (après l'espace du chapitre précédent, sauf si l'ordre en eût été changé), parce qu'en tous cas, il est clair qu'on va chercher des informations dans le passé pour le présent, parfois trop, parfois pas assez. Parfois aussi, les bonnes informations, mais mal interprétées. On a la mémoire, et on a la projection. Pour le présent, on a la perception. Ça donne trois images des mêmes choses à trois moments différents. Est-ce que qu'on peut dire qu'on n'a pas une connaissance complète de quelque chose, si on n'a pas connaissance de sa forme future, projetée, comme certains disent quand on manque de la connaissance expérientielle ? – fonction des critères de ce qu'on entend par connaissance, n'est-ce pas. On n'aura jamais de toute façon qu'une connaissance partielle, une certaine connaissance d'un certain découpage. On n'aura jamais que des découpages, connaissance certaine ou pas.

Si les découpages peuvent voyager dans le temps, c'est grâce à nos considérations sur eux, et les mêmes. Quelle était et sera la forme de ce bâtiment, et notre mémoire et notre projection sont-elles fondamentalement soumises et à notre perception et conception actuelles ? Pas nécessairement. Je peux percevoir un bâtiment comme en bon état et bien admis, et donc projeter sa longévité, mais la situation actuelle ne contient plus la situation passée, pendant laquelle le bâtiment, objet de scandales, subit des pressions terribles. Et

même si maintenant tout ça a l'air passé, en fait ça reste, ça reste dans nos cellules, ça peut devoir projeter une chute volontaire proche. Nos projections à partir du présent peuvent être le réel fondement des projections plus lointaines (une situation future qui aurait ainsi évolué parce qu'à un moment on aura énoncé des projections à conséquences). Les images des choses que nous composons changent les choses.

Pas les lois physiques, d'accord. Mais les idées ont un pouvoir causal, étant donné que c'est nous qui avons des idées, nous qui les incarnons et agissons avec elles dans la tête. La tête et les mains qui véhiculent, expriment les représentations entre autres à partir desquelles nous agissons et sommes ce que nous sommes. Une manière de me répondre est de dire que les idées sont aussi physiques, qu'elles sont des échanges nerveux et électriques et qu'il n'y a rien qui fût un pouvoir quelconque du mental sur le physique – d'ailleurs, il n'y a pas de mental, rien dans la tête. Que des mains. Oui les idées sont physiques, puisque nous sommes physiques, c'est juste pas la même description.

Tu parles du niveau nerveux et électrique, et je parle du niveau de la situation dans laquelle nous nous trouvons. Avec tout ce qu'il y a. On peut dire avec toi qu'il y a la totalité chimique et nerveuse, et puis c'est tout. Si c'est le cas, c'est une version triviale ; une description homogène et cohérente, certes, même cheap, mais comment je fais pour l'appliquer à ma perception/conception classique et actuelle (qui consiste par exemple à savoir comment il se fait que x chose soit ce qu'elle est, et quels effets ça a – d'être né à droite à gauche, de symboliser la mort par le noir, le blanc, le rouge, de vivre avec un panneau publicitaire lumineux de quinze mètres de haut, à passer devant tous les jours, à passer devant avec le goût du miel dans la bouche la première fois, après avoir eu vent des problèmes de sommeil d'un certain nombre de voisins, ou juste après avoir vu un film très très bon qui se passait dans ce genre d'endroits – et

puis toutes ces déterminations profondes, immémorielles, perso, qui quoi un peu orientent).

Je ne dis pas qu'à côté des cellules et des flux sérieux se baladent des idées, en rang d'oignons qu'on peut compter, je dis seulement qu'il faut absolument avoir conscience que la compréhension la plus totale de la réalité passe par l'acceptation de l'égalité entre toutes les versions différentes de cette seule et unique réalité. Alors, comme la réalité semble comprendre des gens qui ont des idées et les expriment, il faut aussi parler des idées, et pas seulement en tant que physiques.

Parce que quand on dit Tu sais quoi, j'ai une idée, à mon avis c'est mieux, pour le moment, de rajouter, non pas Canal quatre Terminal vingt-sept B, échange n°T3-312, mais plutôt quelque chose dont on comprendrait les enjeux dans la vie. A mon avis c'est vrai. Que tout fût physique ne me dit toujours pas comment je réagis à l'idée que tu m'as formulée, comme J'aimerais bien aller prendre un verre, Vas-y assieds-toi, En fait, j'ai réfléchi, je pense qu'on peut voyager dans le temps, ou On va aller casser des maisons. A notre échelle, pour pouvoir répondre à quelqu'un, mieux vaut ne pas se fier aux échanges chimiques dont on sait qu'ils existent, mais on ne les connaît pas encore. Ce qu'on connaît, dans cette situation, semble plus utile. Ça ne fait toujours pas le tour de la réalité, mais ça nous laisse dedans.

IV. J'AI LA MORALE SUSCEPTIBLE ET LE COEUR CE GROS MUSCLE QUI S'EMBALLE POUR UN RIEN.

Il y a une sorte de grand écart entre la manière dont on profite de la vie et ce qu'il faut faire pour pouvoir en profiter. Autant dire, la charge de travail et d'efforts, les démarches, la fatigue les contraintes les insatisfactions, les preuves à fournir de ce qu'on effectue notre part du calvaire, de ce qu'on paie nos dettes

envers la société, et tout ça est assez conséquent. Pour du plaisir volé quand on a le temps et la forme. On ne peut pas dire que ce soit injuste, mais c'est quand même disproportionné. D'où il s'ensuit qu'il est de notre devoir d'être malin et de faire coïncider le plus possible la manière dont on profite de la vie et la façon dont on s'y prend pour pouvoir en profiter.

J'en ai marre des cœurs perdus. Ces gens prompts à la résignation. Les cœurs perdus sont dangereux parce qu'ils ont la facilité pour eux, l'efficacité du discours cohérent genre Ainsi va la vie, et Tu peux te battre contre des moulins à vent si tu veux, mais je préfère faire ce que j'ai à faire pour arriver là où je veux arriver. Fin du débat – maintenant ce sont les moutons, et ils sont bien gardés.

On peut tomber du côté simplificateur et dire que les cœurs perdus rendent la vie par trop rationnelle, mais ce n'est pas tout à fait bien formulé parce que l'opposition est illusoire. La vie est juste rendue trop acceptable. Comme Gary qui écrit qu'un homme confortable avec la réalité est un enfant de salaud. On peut le soupçonner de supporter de l'insupportable ou d'en rajouter. Faut pourtant préciser que ce que les cœurs perdus sponsorisent, c'est la réalité hideuse, celle dont on dit qu'on est tous obligés de la regarder en face.

Je ne veux pas faire mon job et puis rentrer chez moi et prendre une douche le métro un verre avec des amis et mon pied, et mettre le réveil ma chemise de nuit, sombrer, vous voyez, et continuer comme ça jusqu'à mourir, avec potentiellement l'idée que je pourrais repartir pour un tour, je ne veux pas pouvoir écrire une vie avec une structure narrative concentrique, je veux des embranchements, des élucubrations, des fantaisies et des preuves, des preuves qu'on y est et qu'on fait en sorte d'y être de mieux en mieux. Je veux de la dimension monde dans nos tentatives, et pas qu'on s'épuise, parce que je suis prétentieuse – je prétends qu'on a tous droit à mieux, et que si nous avons à partager, autant partager un truc foutu bon. Là tu me dis Qu'est-ce que ça signifie concrètement tes jolies phrases (inutiles) ? Ça signifie qu'on devrait

parfois s'arrêter pour souffler et de faire dériver ce qu'on veut et ce qu'on peut de ce qui est manifestement le cas. Ça signifie qu'avant de continuer sur la même lancée, on pourrait envisager de transformer le plan global, du moins, voire ce que ça donnerait sans telle ou telle actu. Les révolutions ont ceci de libérateurs qu'elles remettent le présent à sa place, c'est-à-dire comme un état provisoire et hypothétique, pas plus contraignant ni plus puissant, ni plus respectable, qu'un cluster d'envies. Les cœurs perdus ont des envies en jachère. Avec quelque chose de l'ordre de Une fois que c'est fait, c'est foutu foutu.

Une fois est coutume. C'est la pensée redondante. C'est comme ça parce que c'est comme ça. Avant c'était autrement parce que c'était avant. Et puis là tu dois le faire parce que ça doit être fait et concrètement ça signifie qu'on a déjà admis le cadre, et donc 80% de la réponse à donner à la situation.

On ne peut pas dire que les cœurs perdus soient spécifiquement continuistes au sens où s'il faut que quelque chose change, ils changeront. C'est juste le degré d'assimilation de la pas si sympathique réalité qui est plus ou moins élevé. Ça c'est quelque chose que j'ai du mal à comprendre. Où donc je veux en venir ? A l'absence de regrets et à l'absence de gêne quand on se demande pourquoi les choses sont mal faites alors qu'on a les moyens de les faire autrement. Est-ce qu'on n'a plus les moyens, ou qu'on les a tout court pas ? Faits comme des rats, gardés comme du bétail, pas légers comme l'oiseau – ok, je suis pour être un renard et duper ceux qui

(ou ce qui) cherchent à me territorialiser. Ça me fait me sentir mal à l'aise quand je surprends des questions comme Pourquoi il y a égalité de droit et pas de fait, Pourquoi je ne peux pas jouer avec lui, avec ça, Pourquoi qu'ils n'ont pas de quoi vivre alors qu'ils enchaînent deux boulots chacun, et Pourquoi on continue à juste défoncer les forêts et surexploiter des ressources, dont nous, jusqu'à épuisement, et pourquoi elle est triste, la dame ? Ce genre de choses, pourquoi on déprime alors qu'on a tout, ah il nous manque quelque chose malgré tout, ou

c'est seulement un effet secondaire qu'on peut déminer avec les doses de cachets quotidiennes – et comme ça, ça va. Toi aussi plus tard, comme maman, tu prendras deux jaunes pour le moral, deux bleues pour dormir, et papa pour faire bien et pas pleurer tout seul, avoir des trucs à raconter – mais sans doute qu'on va progresser et inclure tous nos besoins directement dans la bouffe.

Les cœurs perdus sont vacillants, mine de rien. On troque une tristesse immémoriale pour une cohérence de surface. Sans parler de l'inconscient. Je revendique plutôt le cœur en mille morceaux, quitte à pleurer régulièrement, à douter, à paraître naïve et concrètement inappropriée, mais parce que ça me permet de rester nature et de ne pas endosser des positions encore davantage écartelées, qui nous font ployer. Par exemple comme sourire en défendant des explications ad hoc, acheter des œillères au supermarché pour voir les choses sous un seul angle ou laisser mes enfants travailler dans une usine d'armements. J'ai la morale susceptible et le cœur ce gros muscle qui s'emballe pour un rien. Une chance que ce soit élastique entre les morceaux.

Ah, les cœurs perdus ont quelque chose de nonchalant. On traîne et on laisse traîner. Quand il faut agir, on en met un coup, mais c'est pas si grave. C'est grave. Si on en met un coup, on en prend un coup, donnant donnant et alors il y a des choses graves après lesquelles on peine à se relever. On y arrive, on s'en sort, juste pas intacts et la dernière question est Quand est-ce qu'on aura atteint l'irréversible, l'indigestion d'absurdités ? La nostalgie sur le plan Tu te souviens quand l'être humain ceci ? C'était bien, hein, c'était mieux. Bien sûr que rien n'est simple – on a amélioré et détruit certains trucs, ainsi va la vie. C'est seulement souvent que les êtres humains m'effraient. Barbares avec terribles difficultés à communiquer, à communier, à faire sens. Sinon ça va. C'est normal qu'on ait envie de changer quelques points, qu'on soit souffrants, qu'on ait des « issues », ça a toujours été, rien n'est parfait. Il s'agit de trouver son jardin, son harmonie intérieure et pas en faire un fromage, tu sais, trouver l'équilibre, faire

sa route dans la lumière du jour et si on peut, apporter sa pierre à l'édifice. Ne nous tournons donc pas le sang. A quoi ça sert de vouloir sauver le monde de quoi ? Ça sert pas mal à avoir une contenance, comme quand on fume, ça remplit l'espace moral disponible. Les idéalistes ont certainement un espace moral plus large, plus lâche. La moyenne des cœurs perdus le bourre de dissolvants – ça crée des mirages. Il est clair qu'on n'est pas innocents. On est surtout coupables de semer l'ivraie au lieu du bon grain parce que ça, ça franchement, j'ai des doutes sur la validité des raisons de.

V. ÇA N'IMPLIQUE PAS TOUJOURS GRAND-CHOSE, MAIS QUAND MÊME.

C'est pas tous les jours qu'on reconnaît qu'on est soi-même une belle part efficiente du monde, genre On peut le changer. La plupart du temps, on pense que ça n'implique pas grand-chose d'autres que nous, ce qu'on fait. Juste une ombre. En réalité, on est un élément assez puissant, qu'on a du mal encore à prévoir. On voudrait comprendre un truc qu'on ne comprend déjà pas chez soi-même. La valeur pratique. La force de transformation. Le choix dans les manifestations de l'omnipotence. Ça n'implique pas toujours grand-chose, mais quand même. Soyons pas négligés.

VI. NOUS AVONS LES YEUX DANS LE VAGUE (A L'ÂME).

Chapitre un peu plus adressé, que quiconque peut passer s'il ne se sent pas concerné par la suite. S'il a autre chose à faire. Son appartement est dans Brooklyn, la dix-huitième rue ; le vis-à-vis est une façade en briques rouges avec escaliers grimpants, et des arbres verts sur le bord de la route. C'est un homme de trente ans et un refuge à New-York. C'est une situation quotidienne provisoire (une SQP). C'est sa main dans mon dos, l'East River devant moi et cette masse

muette des bâtiments faits pour en jeter, comme dans une scène toute pré-pensée, avec travellings des pas conscients qui permettent de dérouler le va-et-vient des jours, à quoi on ôte un au fur et à mesure. Disons, j'ôte un. Toi tu demeures dans le cycle des saisons. Tu as la continuité pour toi, et j'ai la rupture, les points sur le plan. Tu bénéficies régulièrement de mes perceptions sporadiques. Le chapitre s'adresse à Celui qui possède huit visages et un Phone, huit changements d'identité dans le cycle des saisons, et c'est adressé par moi qui suis quelque chose comme la même ailleurs. A un moment donné, nous nous rencontrons.

Toujours les histoires doivent commencer bien quelque part, mais on ne sait pas vraiment où. Je veux dire quand. Seulement il se trouve que toi mis d'une certaine manière devant moi mise d'une certaine manière est le témoin que certaines choses, à n'en point douter, se sont passées. Ce n'est pas exactement comme quand les gens racontent qu'ils se sont réveillés à côté de quelqu'un, sans savoir du tout comment ça a pu arriver. Ici on en sait un peu plus, mais pas sûr de dater Le commencement. Tout au commencement était telle chose et un conte de fées (j'allais riper sur faits), et tant mieux, nous en avons besoin ou nous pourrions en avoir besoin – c'est Il était une fois la dix-huitième rue et ta peau nue dans la pièce sans air. Ton verbe alors, Il était une fois on parlait, et puis. Mais on aurait tout aussi bien pu ne pas parler, sauf que ça n'aurait pas facilité les choses au point où on en était. Ça ne les aurait pas créées ; notre conversation a participé à la production de ma langue touchant ta langue. Les idées sont dans l'air (ce sont les raisonnements qui les orientent, à force de gravitation).

Enfin les faits. Liste proprement écrite d'énoncés clairs dont on peut valider ensemble la vérité, au vu de la passée bien comme ça réalité. Une chance que nous puissions faire cela, faut juste savoir un peu au départ ce qu'on cherche, sinon on ne le trouvera jamais ; et là on commence à voir que les énoncés

s'assombrissent et on fait des pâtés, parce que comment voulez-vous trouver des faits si vous les attendez déjà d'une main ferme. Ou bien les faits sont brouillons, ou bien ils sont triviaux. Oui nous nous sommes croisés là-bas et nous avons échangé des mails (ça m'écorche) : 47 sur x mois à raison de telle fréquence. Et nous en sommes à moi chez toi, appartement y échanges de flux, tant par centimètre cube d'air et variations. Aligner les données, trier, sélectionner, déduire. Le seul truc qui me fait un peu hésiter, c'est que je vois pas à quoi ça rime, je veux dire de quoi cela rend-il compte le calendrier, comment eut-il fallu que je le comprisse, interprétasse et dis-moi, c'est censé produire quoi comme effet. Les faits. Une comédie destinée à nous rassurer, comme les preuves, parce que les calculs ne sont collés à personne. C'est juste le cas, ex falso sequitur quodlibet et ceteris paribus.

Je veux la liste proprement écrite de tes intentions, pas de vie, mais concernant le choix de telle ou telle formulation ou expression de tel ou tel présupposé donné fait. Je veux savoir pourquoi tu dis les choses comme ça. La masse muette des bâtiments est désespérément muette et nous lui attribuons des voix, mais toi tu as la tienne, par laquelle certaines idées et représentations émanent. D'une complexité digne de toutes les images que nous formons et qui nous structurent. Quelque chose résiste à l'enrégimentation, qui nous oblige à laisser ouverte la possibilité de créer une Mathesis Singularis pour chaque objet. Au moins, pour les personnes, parce que nous emmagasinons et renouvelons à chaque foutue seconde les images que nous avons du monde et de nous dans le monde. Ceci rend la connaissance infinie, la réalité sous-déterminée et la notation, assez imparfaite. Disons insuffisante.

Dans le fond, je pense que ce sont nos représentations qu'il faut clarifier, c'est-à-dire ce qu'on a indéniablement dans la tête, et pas sous les yeux – les fameux trucs qui nous passent par la tête et qui produisent des effets, plus ou moins durables, sur les représentations qu'on colle à ce qu'on croit percevoir sous nos

yeux, et aux mains. Le voile. La coloration, le nuancier dans les zones où on distingue le plus mal l'endroit où on passe d'une certaine couleur à une autre. Un peu comme les mirages. Nous avons les yeux dans le vague (à l'âme). S'agit de clarifier ça, trouver le bon focus, en respectant le Fait que tout est en mouvement, ie. changeant sitôt exprimé.

De ceci il en découle que les structures imaginaires de la pensée sont de haute importance en terme de pouvoir causal pratique et théorique – en terme de faits. Elles font beaucoup, et certainement déjà le lien entre les différentes expressions de nous-mêmes et les différentes perceptions du monde. L'imagination (producteur de la mise en relation de nos représentations). L'imagination fait beaucoup dans la plupart de nos actions de sorte que lorsqu'on dit Laisse-moi y penser, on dit Laisse-moi imaginer ça, peser, déduire, ordonner autrement, dessiner un schéma, valider par la confrontation à la vie.

On se raconte des histoires. Ce n'est pas grave. Parfois on se raconte des histoires plus factuelles, et d'autres fois des histoires de coeur ou encore des anecdotes. Le tout forme une histoire plus large, un Grand Fait, chacun. Si déjà pour une seule personne, l'histoire est longue et complexe, alors l'histoire de la réalité (qui comprend cette personne et toutes les autres, les morts et les pour bientôt, les choses et les mille fois infinies manières de regarder tout ça, de le vivre, le penser le vouloir le refuser le changer) – on peut décemment pas la canoniser. L'histoire, entendez, parce que la réalité, c'est comme on veut. L'histoire, elle, non – il faut admettre plusieurs hagiographies qui – au niveau de la connaissance de toute l'histoire du monde –, ont même valeur. Au vu d'une fin particulière, on peut écarter un temps certains bouts. Par exemple, tu ne m'a pas dit ce que tu avais fait ou ressenti ou quoi le 27 avril depuis que tu es né. Ni ce que tu as mangé deux jours avant que j'arrive. La logique dit qu'il existe un x déterminé mais qu'on ne sait pas parfois où le trouver (il existe un x, pour sûr, tel que tu l'as mangé deux jours avant moi = il existe un x tel que 2-jours-avant-y, z

l'a mangé, à savoir que y et z sont des indexicaux référant à une constante, ici, toi et moi). Et pendant ce temps-là en bas de la rue, j'irais à l'épicerie dans l'intention d'acheter un truc que tu aimes bien, et la logique ne m'a pas donné la réponse. Elle m'a juste dit Sûr, il y en a un, puisqu'il a mangé il y a deux jours. Merci.

Sûr de l'existence et d'échanges d'informations, de molécules des tas et des tas, des atomes dans tous les sens, des réactions suffisamment similaires en fonction de la fréquence, et sûr de la chaleur, sûr des mouches et des attractions à Coney Island, du sofa bleu, du rideau de douche et de l'évier, des grillages, des panneaux jaunes, sûr du pourquoi de certains mots, des rendez-vous à Times Square et du métro. Sûr aussi de ce que tu n'as pas la même représentation que la mienne. Dit comme ça, c'est inutile. La suite est de quelles manières différentes, à propos de quoi, et qu'est-ce que ça change. Ça peut changer la signification, entre autres, de New-York dans la phrase par ailleurs partagée par toi et moi, à savoir A et B sont à New-York.

VIII. LES CHOSES, DONC, EXPERIMENT DES CHOIX.

L'action d'un homme sur le monde a généralement pour effet d'attribuer une fonction à telle et telle portion, qu'elle fût vierge ou déjà utilisée. Les terrains de foot, par exemple, ont un certain design, mais un design destiné à un certain emploi de l'espace. Il y a aussi les églises et les routes, les prés, les écoles et les bureaux, la propriété privée, les lavomatiques et les places publiques. Nous employons l'espace, et par là, nous lui donnons une certaine forme. Quarante mètres carrés sont quarante mètres carrés, mais ils ne sont pas substituables *salva veritate* si ce sont ceux d'un appartement ou d'une banque. Pire, une fois attribuée une fonction, ils ne possèdent pas les mêmes dispositions (disons, prédispositions). On n'aura pas l'œil complice si je viens cuisiner mon canard

confit dans le hall de la Chase. C'est évident. Considérez seulement la mesure ne suffit pas pour faire sens ; il faut ajouter les propriétés qui émanent des expressions moins fondamentales de ce qui par ailleurs est aussi mesurable.

Quelles propriétés ? Les fonctionnelles, entre autres, peuvent avoir une certaine pertinence, comme les physiques ou les subjectives, mais toutes sont liées à la portion, autant qu'à l'action que nous effectuons avec elle (la penser, la voir, la vivre, l'abandonner, etc.). C'est pour ça qu'on n'a pas encore résolu tous les problèmes, par applications du système décimal. D'autres facteurs sont décisifs, pas forcément parce que nous les créons ou voulons qu'ils fussent déterminants, mais parce qu'ils sont activables avec effets une fois activés. Des propriétés symboliques sont fréquemment manifestées, et tendent à faire partie de ce qui est, comme de ce qui change ce qui est. On a l'intuition que tout est lié, parce qu'on sait que tout est fait de la même et unique sorte de choses (une nature finie d'éléments infinis, pour des combinaisons infinies). Mais on a tendance à l'oublier. On envisage spécifiquement, particulièrement – on privatise.

Le reste du temps, on évite d'y penser, on se détend, et on agit sans se demander ce que ça change – au niveau théorique. On agit par envies quand on en a encore, par devoir, ou c'est indifférent (choisissez : cuisiner, travailler, s'abonner à une offre de téléphonie mobile, faire l'amour, faire l'amour avec sa femme, acheter une machine à café, marcher, regarder), et toutes les actions, qui sont faites sous couvert de quelque chose d'autres que le simple fait d'être ou des intentions soutenues sans repos. L'absence de sens est comme l'excès de sens (le radical auto-réfutant), mais il se trouve que chaque chose que nous faisons, parce qu'elle aurait pu ne pas être faite ou autrement, et parce que nous pouvons la lire dans les uns et les autres sens et entre, procède de quelques manières d'effets de certains choix. Je dis que nous déterminons beaucoup. Jusqu'où est la question suivante, vu qu'on ne fait pas la pluie et le beau temps – nous faisons des stades, des télévisions, des peintures et des pâtes en forme de

lettres de l'alphabet, nous avons rendus possibles des déplacements dans l'espace et des cultures sous serre, et quoique tout cela respecte les lois de la nature, il faut créer des clauses spéciales. Tout cela nous l'avons créé en transformant les molécules premières. Nous sommes des genres de révolutionnaires ontologiques. Reste à savoir ce qu'on veut vivre et pérenniser, et ce dont on voudrait se passer. Tout cela est le produit de choix. Les choses, donc, retiennent une partie de nos intentions de départ.

Bien sûr qu'il y a du gazon, mais il pourrait y avoir du béton, ou d'autres sortes de plantes, un autre vert et un mur, et savoir maintenant combien il y a de tiges d'herbe ne dit pas ce qu'est la gazon, dit par ailleurs comment nous comptons, c'est sûr. On utilise en permanence des traducteurs entre les différentes versions du réel dont on a conscience.

Les choses, donc, expriment des choix. Entre autre compte l'intention. Sans doute que ce qui compte par-dessus tout ce sont les traducteurs (principe d'identité), pour lesquels on ne peut certifier d'aucune parfaite correspondance. Les traducteurs sont essentiels pour les points communs, tout en laissant toujours, de l'intraduisible. Ok, ce n'est pas si important, l'unicité ; dans certains cas, on a juste besoin de savoir que Tu es d'accord pour, ou qu'on est sur le même créneau horaire. Les trucs utiles. Pour la réalité, on reste dans le fondamentalement instable, du fait de l'unicité qui produit les failles dans la traduction. Il y a pourtant des points saillants dans tout contexte, dont (1) l'identité première de la nature de chaque portion et (2), la pluralité des formes de cette nature, une pluralité en mouvement, comme le renouvellement des agglomérats entre le monde et nous. Les choix informent les choses. Autre traduction disponible : l'esprit construit le monde. Traduction imparfaite, reformulation : l'esprit et le monde construisent conjointement l'esprit et le monde (merci Hilary). Exercice d'exactitude : la réalité entière est une construction conjointe et mutuelle du monde et des êtres humains, entendez

corps, esprit (et pour ceux qui veulent des étoiles, âme). Un point saillant est de déduire de cela la fausseté des théories qui ne prennent en compte que l'un sans l'autre, ou l'autre sans l'un, en prétendant (une forme d'intention) décrire, expliquer ou éclairer la réalité toute entière. En prétendant, la parfaite réduction de l'un sur l'autre. Le pouvoir ontologique de l'homme sur le monde, autant que le pouvoir du monde sur le monde, du monde sur l'homme, et puis de l'homme sur l'homme (je ne vous apprend rien), nous oblige à accepter de faire compter les choix, donc quelque chose genre des idées et des représentations, dans l'ordre des choses. Ce que tu dis, digères, diffuses, entre d'emblée dans l'état de la réalité. On peut en rire.

VIII. LA TRADUCTION RATIONNELLE EST EFFICACE.

Les conseils témoignent assez explicitement de la possibilité de traduire, mais jamais tout à fait. Quand quelqu'un a un souci, c'est très dur d'être pertinent parce qu'on sait qu'il nous manque des données, alors on parle seulement sur la base de certaines similarités entre son expérience et notre expérience. Ça n'aide pas forcément de connaître personnellement telle donnée de son expérience, vu que notre expérience est parfois par trop différente (j'ai de bonnes relations avec cette personne et pas toi ; qu'est-ce qu'on peut en déduire, à part qu'il est possible pour quelqu'un d'avoir des bonnes ou des mauvaises relations, mais on ne sait pas si les premières sont dans tes cordes). On cherche les points d'accord pour donner des conseils, ainsi que les inférences valides. La psychanalyse montre que, pour certaines choses, les inférences valides sont rares. On peut laisser tomber la psychanalyse et tenter de résoudre les soucis existentiels grâce aux démonstrations mathématiques (il faut comprendre : une danse est une démonstration). Cela permet de clarifier – défamiliariser et ordonner – sans qu'il soit pourtant question de parvenir à formuler le meilleur conseil du monde. Mais quand même, on avance. La traduction rationnelle est efficace.

On peut vraiment beaucoup, et davantage quand on adhère à nos choix. Evidemment, il y a des choses qu'on ne peut pas changer, des impossibilités de parcours contre lesquelles on se cogne, et la seule manière de s'en sortir pour pouvoir continuer à bouger, c'est l'interprétation de la vie. La prise en compte, malgré tout, des possibilités restantes. Face à un mur, on le contourne, on le détruit, on le décore et on met une échelle, on rajoute de la hauteur parce qu'on aime ça, les hauts plafonds. Face à une contradiction, ou bien on la réduit, si ça ne la dénature pas trop, et on fait autre chose de la partie éliminée, ou bien on voit ce que cela donne de la prendre telle quelle, en la résolvant aux besoins. La raison sait très bien quoi faire des contradictions, quand elle nous enjoint de voir ce qu'il y a à en tirer et de venir s'épuiser dans une salle de musculation.

Ce qui me donne sérieusement confiance, c'est de remarquer à quel point la vie est astucieuse et inépuisable, et qu'au fond, elle doit bien toujours contenir une forme de solution. Si ça n'arrive pas, c'est qu'il y a de la mauvaise foi en jeu. C'est pas non plus toujours la meilleure, mais enfin on n'est jamais forcé de choisir la pire, volontairement je veux dire. On a des options ouvertes, sauf en cas de couteaux sous la gorge (les cas sont rares). C'est diabolique de penser qu'il n'y a qu'une ou aucune solution, très manichéen, avec des punitions et des récompenses et qui pour nous juger. J'ai parfois l'étrange sentiment que la vérité se promène avec une auréole, et les données empiriques sont le cortège royal. On a un gros besoin de jugements tranchés.

C'est pas l'envie qui nous manque, de rigidifier les choses. C'est dans notre caractère, on nomme un chat un chat et ça va déjà mieux. On baptise, on remonte la chaîne de production, on estampille et on en fait une constante qui, parmi toutes les variables à bien y regarder, rayonne. Ce qui a un nom est élu. Ça n'a pas du tout la même valeur que ce qui souffre d'une indétermination chronique, ou que les accommodats. Mais tout le monde s'accorde à dire que les dictionnaires n'épuisent pas tout ce qui est, ne possèdent pas tous les mots,

possèdent des mots confus, ne possèdent pas les combinaisons, sont également porteurs d'illusions. Il ne faut pas réformer la langue, seulement savoir s'en servir et oser les subtilités, même là où on veut un plan rapproché. Ce n'est pas possible de vaincre si on est trop dur, c'est l'histoire du roseau. C'est pas possible de rien faire si on a un balai dans le c. Vu en vrai, c'est pas si aidant.

L'esprit lui-même est fin et mou, j'entends, malléable.

IX. C'EST BIZARRE DE VOULOIR PLANTER LE DECOR VOUS ÊTES ICI.

Dans pas longtemps, c'est le cadre qui va changer et il est possible que ça me manque, dans la suite des jours pendant un certain temps, certaines images obsédantes, des sons tu sais, des lettres qui reviennent plus souvent et qui nous font nous sentir un étranger à l'aise. Nous rendons étrange le familier en s'éloignant de lui, et nous rendons familier l'étrange quand on a la tête dedans. C'est seulement que les écrivains en ont fait un métier, mais c'est un échange pareil : nous exprimons chacun des relations d'influence entre ce qui est proche de nous et ce qui est un peu plus détaché. Dans pas si longtemps, cette image déjà bien collée de l'étranger en moi, de l'autre, va me faire sentir ce genre de double vie.

Pendant ce temps-là, à côté de moi, les gens qui parlent du quartier, de la fuite de gaz près du trou qu'ils creusent, et des rêves de Coney Island, avec un ton, un ton inimitable. Une vraie perle (l'unicum), un remède contre la spirale dans les yeux.

Les vraies histoires sont écrites au coin de la rue dans les bouchons, ou quoique non, en vrai, les histoires sont dans les projections privées (lyrisme). L'imagination en grande partie, pour voir les liens et inventer les rôles, et puis signifier. C'est tellement plein de trous, la réalité, il faut bien les remplir ou quoi,

mettre des ponts. Tout ce qu'on ne dit pas, et qu'on ne dira jamais, et aussi tout ce qu'on dit, je n'ai pas l'intention de faire coïncider. Ce qu'on ne peut dire déborde. Ce qu'on dit ajoute encore au débordement. Encore des clôtures.

Voici le point où la littérature peut choisir l'un des membres de l'alternative : ou bien elle décide de se regarder, puisque de toute façon le langage ne réfère qu'à lui-même, ou bien elle parie sur le lien entre les images et les trous qu'elles remplissent, et elle choisit de regarder dehors. Du moment où la littérature ne regarde qu'elle-même, c'est présager qu'on va s'ennuyer, à trop épuiser un des trous en jeu, qu'il n'y a pas de fenêtre. Ce n'est pas l'aventure de l'écriture. Ce n'est pas cela, ni l'aventure de la littérature, de la science, de l'économie, c'est toujours autant qu'il se peut, l'aventure écrite d'une aventure – on y est tous ensemble. C'est bizarre de vouloir planter le décor Vous êtes ici.

Tu as la tête bien faite, on peut la prendre dans nos bras, tu comprendras. Il faut que tu sentes la forme des mots et des phrases, la force des choses. Tu laisses aller ta tête aux yeux fermés sous les doigts et qui suivent les traits de ton visage, en haut et ronds, ta tête et tes paupières dans ma main et le courant d'air paisible. A un certain moment donné, tu viens dans le livre de la même manière, en étant toi mais un peu dedans et là, franchement, il y a des choses qui s'éclairent, toi et le livre, et plus tu avances, plus tu comprends. La joie d'insister dans la conversation, jusqu'à ce qu'enfin quelque chose en sorte. Souffler. L'éclair des conversations nous fait nous sentir ailleurs, comme le silence et les histoires.

Dans pas longtemps le cadre va changer. Le décor du troisième acte est posé. Si on peut connaître nos propres répliques et certains effets, la plupart du reste est sérieusement obscur. Une manière de savoir ce qui nous attend au troisième acte, c'est d'augmenter notre activité. Plus on fait, plus on sait ce qui arrive et plus on peut maîtriser et moins on est surpris et moins on éprouve le sentiment de changement parce qu'on contrôle les agissements futurs en faisant nous-

mêmes la force des choses. Un bien pour un mal. On maîtrise et donc on sait, mais du coup on n'a pas la joie des tâtonnements, des frôlements, des regards en coin qui voudraient voir à travers, du bel imprévu, on s'y attend. Mieux, on s'en doutait. En un sens, l'augmentation de nos activités entraîne l'omniscience qui entraîne l'ennui. (Qui peut entraîner l'apaisement, mais ce n'est pas sûr. Parfois c'est faute d'avoir essayé).

Sans dire que seuls les mystères nous sauvent de la monotonie, parce que faire des choses plaisantes a le même effet. Mais seulement on ne fait pas seulement des choses plaisantes, et ainsi il faut pourtant choisir de ne rien faire du tout au lieu de faire quelque chose d'ennuyeux. Je préfère pas. Tu veux du beau (faire du beau remplace faire du bien). Et je ne préfère pas tout savoir, sans quoi ça ferait trop d'informations à traiter et on se perdrait à les ranger sans rien épuiser. La naïveté salvatrice, pour se balader entre les points. Est-ce qu'adhérer, c'est mourir, ou non, c'est exprimer ? Que tout fût disponible si j'avais à appeler leurs services. Des expressions ouvertes, je ne sais pas vraiment pourquoi, valent mieux que des fermées. Rapport notre besoin de laisser la lumière allumée quand on doit s'endormir, d'avoir les clés de notre appartement, d'avoir plutôt la possibilité de faire demi-tour. D'avoir le choix d'être ici plutôt qu'ailleurs et au cas où, de passer au chapitre suivant.